



5 scènes pour comprendre le génie de Bong-Joon Ho

07/06/2019, Ludovic Béot

À l'occasion de la sortie de son dernier film *Parasite*, lauréat de la Palme d'or au dernier festival de Cannes, retour sur les belles scènes issues du cinéma de Bong- Joon ho.

En seulement 7 films sortis du début des années 2000 à aujourd'hui, Bong-Joon ho s'est imposé comme l'un des plus grands cinéastes du 21ème siècle. Alternant les genres dans sa filmographie (thriller, drame, comédie, mélo, SF, horreur), tout en multipliant les registres au sein même de ses films, le cinéma du Sud-Coréen tisse comme peu le font la fable politique rageuse avec une pure jubilation de l'Entertainment. À l'occasion de la sortie de son dernier film *Parasite*, lauréat de la Palme d'or - venant enfin réparer l'injustice d'une œuvre absente jusqu'alors des palmarès des grands festivals internationaux - revoyons cinq scènes de sa filmographie pour comprendre un peu mieux le génie du réalisateur de *The Host*.

1/ La banalité du mal - *Memories of Murder* (2003)

Au milieu des années 80, une province reculée de Corée du Sud est frappée par une terrible affaire de meurtres en série. Après deux heures d'investigation sans résultat, l'un des deux policiers

chargés de l'enquête revient sur l'un des lieux du crime. Il y croise par hasard une jeune écolière qui lui avoue avoir rencontré ce qui semble être le meurtrier. Le policier demande alors à la petite fille de le décrire mais même à travers toute l'innocence enfantine de ses yeux, elle n'a rien à dire sur lui : "Il était ordinaire". Cette conclusion reformule le concept d'Hannah Arendt sur la banalité du mal attestant que la manifestation de celui-ci ne prendrait pas des traits extraordinaires mais tout à fait insignifiants. Il a quelque chose d'ambivalent dans ce final, de profondément désespéré et réjouissant à la fois. Dans un même mouvement ces ultimes secondes scellent le destin d'une première vérité (l'affaire criminelle du film qui restera pour toujours irrésolue) tout en faisant éclater aux grands jours une seconde : la naissance d'un grand cinéaste. Le surgissement du maître Bong-Joon ho émane d'un enfouissement. Merveilleux paradoxe qui lui va si bien.

2/ Le combat final - *The Host* (2006)

Trois ans après s'être offert un chef-d'œuvre du polar (*Memories of murder*), Bong-Joon ho s'attaque avec *The Host* au film d'horreur et reproduit un nouveau miracle. Film de monstre mais surtout film-monstre, *The Host* fusionne les matières et les sens pour en faire jaillir une œuvre mutante d'une richesse esthétique et théorique monumentale, à la fois comédie grotesque, chronique familiale et fable politique et écologique. Si presque chaque scène du film est en soi un sommet, retenons la mise à mort finale du monstre dans lequel les protagonistes, tels les blacks blocks les plus radicaux, tentent d'éliminer la bête à coups de cocktail Molotov. Une scène éblouissante qui cristallise de nombreux motifs chers aux cinéastes : la nécessité du collectif, la symbiose de l'épique, du tragique et du grotesque.

3/ La révolte - *Snowpiercer* (2013)

"Si tu me spoiles la fin, je te tue"; Après avoir croisé cette tagline à peine disproportionnée sur l'affiche de *Parasite*, on préfère s'éviter toutes funestes représailles et ne rien révéler sur le dernier film de Bong-Joon ho. Ce que l'on peut dire en revanche sans rien dédorner de son intrigue, c'est que *Parasite* saisit la lutte des classes et sa hiérarchisation en le déployant dans une certaine verticalité. Or six ans plus tôt dans *Snowpiercer*, le cinéaste sud-coréen donnait une variation de cette même thématique qu'il répartissait cette fois-ci à l'horizontale : un train, le Transperceneige, dernier refuge en mouvement d'une humanité décimée. Les habitants des derniers wagons étant contraints de vivre dans la misère tandis que les habitants en tête de la locomotive jouissent d'un

cadre luxueux. Dans une scène d'une richesse formelle prodigieuse, entre jour, vision nocturne et totale obscurité, Bong- Joon-ho filme la naissance de la révolte du peuple.

(...)

4/ L'ouverture de *Mother* (2009)

Une femme avance dans un champ de blé, écrasée par l'immensité de la nature. On se croirait plongé en pleine séance de panthéisme tarkovskien, quelque part entre *Le Sacrifice* et les premières minutes de *Solaris*, et pourtant nous sommes bien chez Bong-Joon Ho - qui déjà dans *Memories of Murder* ouvrait son récit dans un champ de blé. Soudain, la femme se met à lever les bras et à bouger au rythme d'un tango. Est-ce une danse ou une prière ? Adressée à qui et pourquoi ? Le film qui suit en sera l'explication et finira par replonger parmi les épis blonds lors d'une séquence finale renversante.

5/ La sortie de l'usine - *Okja* (2017)

Le cinéma de Bong-Joon ho a ceci de particulier qu'il séduit davantage pour la puissance des images insufflées et leur capacité à s'imprimer immédiatement sur nos rétines que pour son inclination à articuler une grande subtilité dans son discours. Son art est celui de la générosité et non de la mesure ou du compromis.

La scène de sortie de l'abattoir dans *Okja* en est un exemple particulièrement révélateur. Après avoir marchandé la libération du cochon *Okja*, la jeune Mija s'enfuit de l'abattoir et découvre le temps d'un long travelling latéral le sort des animaux empaquetés dans des clôtures de fer. De l'usine et de ses immenses clôtures de barbelé empaqueté de cochons, Bong-Joon ho en exhume une imagerie qui rappelle celle des camps d'extermination nazis. Si certains trouveront l'analogie déplacée ou peut-être parleront de moral du travelling, il n'empêche qu'elle demeure d'une force visuelle sidérante. Preuve de l'impact de ce plaidoyer virulent, *Okja* aurait même rendu un certain nombre de ses spectateurs végétariens. (...)

Source : <https://www.lesinrocks.com/2019/06/07/cinema/actualite-cinema/5-scenes-pour-comprendre-le-genie-de-bong-joon-ho/>